

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef.
 CHAFFRON. . . Caissier.
 MADEEON. . . Cordon bleu.

Les abonnements pour Lyon ne sont pas
 comptés. — Départements, 4 francs par se-
 mestre.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront
 rigoureusement refusés, s'ils ne sont
 accompagnés d'un timbre-poste collé à l'ex-
 ception pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique

cascadeur, fouaillier et gonailleur; épatant, ébêtant et désopilant;
 très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMBLUMÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en
 fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
 Aux FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

RÉDACTION

COGNE-MOU. . . Rédacteur.
 CLAUQUE-POSSE. . . id.
 JÉRÔME. . . id.

Pour être admis à faire des armes dans l'a-
 rène de Guignol, point n'est besoin d'être
 académicien, et l'orthographe n'est pas de
 rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des
 coups de bâtons ou de bec, mais sans scan-
 dale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués
 à un feu d'artifice spirituel.

SOIXANTE-DEUXIÈME

AUX GONES DE LYON

C'est pas tout que les gognandises, z'enfants,
 on se garnit pas le fanal ren que de japillages
 et de vartigoleries. N'y aurait beau se faire rire à
 déclaveter la carcasse, ça gare pas des chauds-
 froids ni des coups de soleil, maintenant sur-
 tout qui n'est si mauvais comme disent les arma-
 chs.

Je me sis pensé ça, l'autre jour que n'arrivait un
 de gones de Marseille, un endroit où que le
 choléra fait ses farces de la belle manière. Alors,
 je dis, pisque je sis le défenseur des Lyonnais,
 ben que je les pare de c'tte maladie infes-
 tueuse qu'abat le monde comme de mouches. Oh!
 mais c'est que c'est pas facile ça, nom d'un rat!
 Quand y faut s'aligner avè la Camarde, n'y a de
 mal, allez; elle n'est pas commode, la gaillarde.
 On sait pas comment faire pour la sarabouler :
 l'y ficher de z'ognes? elle est toute en os que vous
 cassent les arpions. L'y pocher les quinquets?
 elle a de grands trous à la place. L'y déchicotter
 la basanne? elle n'a ni foie, ni gizier, ni corgnole,
 ni boyes, ni ratelle, ni ren, quoi; n'y a pas seule-
 ment mèche de s'empogner à tire-cheveux avè

z'elle; elle vous a un coquelichon comme la roche
 de Pierre-Bénite.

Et pis elle vous passe à travers les moulinets de
 picarlats qu'on y voit que du bleu, et, vlan! elle
 allonge ses feurces et vous coupe le fil de votre
 existence juste au moment qu'on n'y pense pas;
 velà le méquier à bas. Oh! elle se laisse pas me-
 ner par le bout du nez.

Sus c'te réflexion je me sis amené chez mon
 marchand de santé, un gone que paye patente
 pour tuer le monde.

— Mssieu, que je ly dis, velà le mauvais temps
 qu'arrive, qu'on gobe de rhumatisses, de z'enge-
 lures, de catarrhes, de coliques et de coups d'air,
 que les agassins vous cuisent et que les gniaques
 vous flanquent la rage dedans. J'aime pas quand
 on est malade comme ça à l'entrée de la mauvaise
 saison, que faut se pottinguer et se tenir à côté
 du poêle tout l'hyver à carcasser comme un vieux
 roupillard. Gn'y a aussi le choléra que me fiche
 la favette, à cause que c'est censément une espèce
 de colique, et c'est pas drôle quand on est pris
 par la bedaine. Et ben, M'sieu, si c'était un
 effet de votre bonté de me donner une consurte
 pour que ces saloperies de mal me débaroulet
 pas sus le casaquin, ça me ferait ben bien plaisir.
 Je payerai ça que faut.

Lui, pas catole, empogne du papier et me grif-
 fonne une pleine page.

— Combien que ça fait, M'sieu?

— Vingt francs.

J'aboule les piastres et je m'escanne avec mon
 ordonnance. J'ai pas marchandé, allez; j'étais ben
 trop aise. Nom d'un rat! que je me pensais, me
 velà décapillé pour six mois au moins de tous les
 choléras et de toutes les fièvres tant zyphoïdes
 que termittentes et cébrales; je m'en vais re-
 passer ça aux amis et connaissances, et ça va jo-
 liment les requinquer à neuf. Pace que c'était
 pour eux autres que je m'étais cassé la patte de
 vingt francs, j'ai ben été fameusement fiché de-
 dans. Maginez-vous les tisanes qu'y n'avait mis
 sus sa carte; écoutez-moi voir ça, si c'est pas se
 ficher du pauvre monde :

« Le plus sûr moyen de se conserver en santé
 « est l'hygiène; elle préserve de plus de maladies
 « que les remèdes n'en peuvent guérir.

« Dans cette saison qui présente des variations
 « extrêmes de température, il importe de se mu-
 « nir de vêtements neufs, chauds et légers; on
 « évitera les brusques transitions du chaud au
 « froid et l'on ne sortira point le soir sans un par-
 « dessus pour se garantir de la fraîcheur et de
 « l'humidité pénétrante qui caractérise les nuits
 « d'automne.

« Les maladies régnantes et spécialement l'épi-
 « demie qui sévit dans certaines villes du Midi,
 « doivent rendre difficile sur le choix des aliments.
 « On s'en tiendra au beefsteak, au mouton roti,
 « à la volaille, au gibier; les légumes et les fruits
 « seront de premier choix, et les vins, toniques
 « et généreux. En un mot, tous les aliments

chercher à devenir complètement patron. Si, soit par
 un coup de chance, soit par un beau mariage, notre
 homme peut arriver à ce but constant de ses desirs, il
 passera parfait fabricant à l'état complet.

LES DEVOIRS DU PARFAIT FABRICANT.

Autant il était humble alors qu'il n'avait qu'une position
 infime, autant le parfait fabricant devra se montrer rogue
 et hautain; il devra s'efforcer de prendre un abdomen
 majestueux et une allure cossue, de telle façon que ses
 ouvriers disent en le voyant passer : Il a l'air d'un homme
 riche.

C'est alors qu'il faudra se montrer habile et retors;
 devenu sérieux, le parfait fabricant devra se persuader
 qu'un homme riche est toujours honnête, et il devra faire
 son possible pour garnir sa caisse. Il pourra se permettre
 quelques petits tours de bâton, mais il faudra qu'il ait
 le plus grand soin de ne pas se laisser pincer, ce qui
 nuirait à sa considération.

Si le parfait fabricant est complètement pénétré de
 son rôle, il fera bien d'affecter des principes religieux et
 conservateurs qui lui serviront de réclame; ce procédé
 réussit presque toujours, et n'empêche pas de s'amuser
 pourvu que ce soit en cachette. Un vieux proverbe dit :
 « Pas vu, pas pris. »

Marié, père de famille, le parfait fabricant devra tou-
 jours se plaindre; il répètera sans cesse, les affaires
 sont difficiles, le commerce ne marche pas. Les niais se
 diront alors : voilà un homme bien habile, il gagne de
 l'argent malgré tout.

Car on ne saurait trop le lui répéter, la première con-
 dition pour être un parfait fabricant, c'est de gagner
 beaucoup d'argent par quel moyen que ce soit.

CLAQUE-POSSE.

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

MANUELS GUIGNOL

Le Parfait Fabricant.

Un fabricant n'est pas ce qu'un vain peuple pense et
 n'est pas donné à tout le monde de pouvoir le devenir.
 Le parfait fabricant est un produit de la civilisation
 lyonnaise; il ne pousse pas spontanément, il lui faut au
 contraire du temps et des soins pour arriver à complète
 maturité.

LES DÉBUTS DU PARFAIT FABRICANT.

Au commencement de sa carrière, le parfait fabricant
 devra s'attacher à la fortune d'un ancien, vieilli dans le
 métier. Ayant fait sa théorie et sa pratique, il devra tra-
 vailler beaucoup pour gagner peu durant les premières
 années; il lui est expressément recommandé pendant
 tout ce temps de veiller avec soin sur sa conduite qui
 doit être régulière, sur son appétit qui doit être modéré,
 et sur ses dépenses qui doivent être restreintes. — A
 cette époque, le parfait fabricant est généralement connu
 sous le nom harmonieux de *Brasse-Roquet*.

Au bout d'un temps plus ou moins long, le parfait fa-
 bricant montera en grade, il deviendra chef au service
 ou à la vente; et complètera son éducation en se chican-
 ant avec les commissionnaires s'il est à la vente et en
 faisant des rabais aux ouvriers s'il est au service.

L'ÉDUCATION DU PARFAIT FABRICANT.

C'est à cette époque que le parfait fabricant devra faire
 des études profondes sur la manière de charger les soies,
 de concert avec un teinturier intelligent qui, voyant le
 fabricant chercher à tromper le commissionnaire, trou-
 vera tout naturel de tromper le trompeur.

Pendant que dure cette seconde période de la vie du
 parfait fabricant, il devra aller souvent à la Closerie-des-
 Lilas pour apprendre les belles manières; monter le di-
 manche sur un cheval de manège, en ayant soin de ne
 pas se jeter à terre; cultiver le carambolage, le piquet à
 quatre et s'initier enfin au noble art de culotter les pipes.

Cet apprentissage fait, notre ancien Brasse-Roquet
 passe intéressé s'il a des parents riches ou bien s'il pos-
 sède des capacités remarquables.

Alors, le parfait fabricant pourra faire payer aux em-
 ployés subalternes les mauvais moments qu'il a passés
 lui-même dans ces fonctions désagréables; il aura le droit
 de crier bien fort, de parler en maître, de rudoyer tout
 le monde, à la seule condition de se montrer plat valet
 vis-à-vis du chef de la maison, et de l'écouter avec la
 considération que mérite l'argent.

LES DISTRACTIONS DU PARFAIT FABRICANT.

C'est également à ce moment que montant d'un degré
 l'échelle du vice, le parfait fabricant se fera une maîtresse.

Autrefois, il choisissait une ourdisseuse, une dévi-
 deuse, ou bien une metteuse en mains qu'il honorait de
 ses faveurs et de la confiance de la maison. Aujourd'hui
 le parfait fabricant trouvera plus simple d'acheter de
 l'amour tout fait, et il se portera actionnaire de quelque
 cocotte à la mode.

C'est aussi l'instant de frapper un grand coup et de

« de qualité médiocre devront être rigoureusement rejetés.

« Les logements n'intéressent pas moins la santé. Ils doivent être vastes, aérés et dans une exposition avantageuse. Les appartements tournés au Nord sont particulièrement dangereux dans les affections catarrhales si fréquentes et si opiniâtres pendant l'hiver. Enfin, il faut fuir le voisinage de certaines industries fort répandues dans les villes, et qui, sans être essentiellement malsaines, favorisent le développement des maladies, les aggravent et prédisposent à des accidents nombreux et irrémédiables.

« L'observation stricte de ces préceptes hygiéniques est indispensable à la santé, et c'est leur oubli qui amène tant de maladies contre lesquelles tous les efforts de l'art médical demeurent impuissants. »

Et ben, z'enfants, nous velà propres; allez donc chez le pharmacien avè de consurte de z'infusions de billets de banque, brenicle! y tiennent pas ces herbes-là dans leurs cantines et y z'en donnent pas pour deux sous comme de bourrache et de mauve.

Chiquer ren que de bonpes affaires, de gigots, de gras-double, de lapins, de pique-en-terre; relicher de vin de Charly, de Mornant, de Beaujolais; faire son cagnard dans de panneaux de velours tout neufs; n'avoir de z'appartements dans de maisons de bargeois sus le quai St-Clair ou la place Bellecour; aller rendre sa pièce au magasin en fiacre; se lancanner le poële entre les guibolles quand y gèle ou ben, quand y fait de re-lème, arregarder à travers les chassiss les gones que piautrent dans la bassouille; pas se casser le ventre à l'ouvrage; se coucher de bonne heure et se bambanner sous les couvertes jusqu'à huit heures. Ah! pardienne, les canuts de St Georges seriont jamais malades si pouviont faire une vie comme ça et se la couler tout-à-la-douce. Mais faudrait ben avoir au Crédit Lyonnais une ouche longue comme le pont de la Guillotière, pour se repasser tant de gourmandises et de faignantises, et les canezards z'en ont ren que chez le boulanger de z'ouches, et si petites encore que gn'y a pas de bon sens.

Oh! là, là, les gones, si faut faire tout ça qu'y dit, ce M'sieu de la médecine, pour pas prendre le choléra, nous sommes ben sûrs de finir note longueur c'te année, nous autes que sont pas miyonnaires. Ah! mais c'est de bêtises, ça. Attendez, je m'en vas vous faire ma consurte, moi.

D'abord faut toujours rire quand même que n'y a de z'embarlificotements de misère à cause que quand on se tarabate trop ça carcine le sanque. Après faut pas n'être jaloux de ça des autres pace que la jalouserie c'est d'empoison que vous bouche la corgnole et la rue du pain; faut pas non plus faire de mal à personne pace que quand on a de remords dans le ventre ça vous bouligue les boyes et ça vous flanque de coliques du guiable. Ensuite pour ce qui n'est de la chicaoison pardienne y faut ben de boustiffaille pour aller avè tout ça — et ben, d'abord faut pas ben de beurre que c'est de saloperie, mais du vin; si n'est trop cher vous boirez..., vous boirez... de tisane de régalis, oui, c'est ça. Pis après vous mangerez... du pain; et pis, pour pitance, vous mangerez aussi de... vous mangerez... vous mangerez..... Disez donc, z'enfants, à propos si nous fesions une neuvaine à Forvières pour qui n'y oye d'ouvrage c't hiver, hein?

GUIGNOL.

Voici quelques vers, dont l'auteur est une dame fort connue du monde lyonnais, — qui cherche dans le langage des Dieux une distraction aux ennuis que lui donne la société d'un mari désagréable.

Si nous publions ces vers, c'est donc moins à cause de la valeur réelle de la poésie où l'on reconnaît une main souvent peu expérimentée, que par le désir de compter au nombre de nos collaborateurs une aussi charmante personne que Mme M...

L'ELEGANT LYONNAIS.

Il a pied mignon et jambe bien faite,
Sous son panama son regard fripon
M'a frappée au cœur, moi, pauvre fillette,
Qui l'ai vu passer du haut d'un balcon.

Avec quelle grâce il fume un cigare,
Comme il se dandine avec nonchaloir;
Dans ses favoris quand son doigt s'égaré,
Rêveur et distrait que j'aime à le voir.

De son pantalon j'admire la coupe,
J'aime sa cravate et son nœud savant
J'aime sur son front l'adorable houppe
De ses cheveux fins qui flottent au vent.

Il allait souper avec Fanchonnette...
Son air libertin qui lui va si bien
M'a touchée au cœur, moi, jeune fillette,
Qui de ses amours, hélas! ne sais rien.

A lui seul il a l'esprit des quarante;
Il appelle *pieuvre* un ange déchu.
Ce dédain me plaît: on dit qu'il ne hante,
Que femmes ayant un bon de vertu.

Il sait manier le fouet et la bride,
Et l'emporte ainsi sur Jean mon cocher;
Comme avec amour, mon regard timide
Le suit quand il part au bois chevaucher.

Peut-être a-t-il l'air, hélas! de pincettes
Quand il caracole avec son *bibi!*
Mais nous l'admirons, nous pauvres fillettes,
Qui n'entendons rien aux mots du derby.

Il est, m'a-t-on dit, profond politique;
Le journal qu'il lit, portant ses couleurs,
Et dont il connaît toute la rubrique,
Se nomme, entre nous, *Journal des Tailleurs*.

Il fait des sonnets aux femmes qu'il aime!
Oui... de vrais sonnets comme Souлары...
Et l'on m'a conté... qu'il les fait lui-même!
De quoi Joséphin étant *sacril a ri*. (1)

Quand il me poursuit le soir en cachette
Avec un baiser, un coup-d'œil fripon,
J'en ris de bon cœur, moi, jeune fillette
Sous mon éventail et sur mon balcon.

Il ne le voit pas, et ma foi, j'admire
Que de vos Laïs ces grooms et ces cerfs
Pensent que pour eux notre cœur soupire;
Pour moi, leur aspect me donne mes nerfs.

Allez, jeunes fats, pétris de sottise,
Vous n'aurez jamais de nous un soupir.
Vous en conviendrez... un peu de franchise...
L'homme est ridicule à faire plaisir!

FÉE MOQUEUSE.

(1) Le calembour a de ces nécessités terribles.

(Note de la Rédaction.)

UN PEU DE TOUT

Un directeur de théâtre de Paris vient de monter une pièce appelée *Ric-din-don*, — dont le principal attrait consiste dans deux ou trois cents femmes qui viennent se montrer au public à peu près nues.

Afin de faire affluer la foule au guichet de son théâtre, ce directeur a publié dans quelques journaux une réclame où il convie les spectateurs au nom des jambes de ces Dames.

Ce manifeste a mis dans une grosse colère M. Passe-Partout, rédacteur du *Soleil*, qui, prenant en main la cause de la morale outragée, a dit carrément son fait au directeur en question.

Je suis trop vertueux pour ne pas partager la légitime indignation de M. Passe-Partout: rien n'est déplorable, en effet, comme de voir substituer le maillot à la littérature, et il est clair que du moment où les théâtres deviennent un prétexte à étalage de filles, il conviendrait de changer leur nom, — ce qui est affaire aux bureaux de police spéciaux.

Seulement, je me demande si ces sortes d'exhibitions constituent un danger réel et sérieux pour la morale.

A parler franc, je ne le crois pas; on conçoit sans peine que le décolletage pratiqué sur une aussi vaste échelle puisse tourner la tête des collégiens, et emporter leur esprit par-dessus les haies du jardin des racines grecques, — mais il y a un moyen certain d'empêcher cette corruption de la jeunesse française, — notre espérance, — moyen très-extraordinaire comme vous l'allez voir: — ce serait de ne pas mener MM. les collégiens voir *Ric-don-daine* ou autres pièces du même mauvais genre.

Maintenant, en dehors de ces imaginations qu'un âge tendre rend impressionnables, il me paraît difficile que les expositions féminines auxquelles se consacrent quelques théâtres, puissent détourner un homme juste du sentier de la vertu, — lors même qu'il n'y aurait qu'un pied d'engagé.

Rien n'est moins séduisant, à mon avis, que cet assemblage de beautés douteuses qui, moyennant quinze sous l'heure ou à peu près, viennent chaque soir étaler, devant trois mille personnes, des imperfections corrigées avec du coton.

Si peu qu'on tienne à l'illusion, on ne saurait impunément lui casser le nez d'une façon aussi brutale.

Lorsque M. Keller, désireux de ressusciter le goût de l'antiquité païenne, — et de gagner quelque argent, — vint à Paris avec sa famille exécuter des poses plastiques, où, sous le prétexte de représenter Ariane au désert, — sa femme se montrait au public vêtue d'un maillot et assise sur un tigre en carton-pierre, — alors Alphonse Karr écrivit dans les *Guêpes*:

« Quelques bourgeois libertins sont allés voir ce spectacle dans un but tout autre que celui de la régénération de l'art, — mais les bourgeois libertins sont revenus désappointés après avoir appris une chose dont ils ne doutaient pas, — c'est qu'une femme n'est agréable à voir déshabillée qu'autant qu'on la déshabille soi-même. »

Quoique le mot soit un peu leste, il a le mérite d'être parfaitement juste, et de prouver à lui seul ce que j'essaye de démontrer; — à savoir que les séductions grossières des tréteaux ne peuvent démoraliser que les gens chez qui la chose n'est plus à faire: — c'est-à-dire les Adonis à cheveux blancs, les vieux bonshommes de l'orchestre qui demandent aux verres grossissants de leurs lorgnettes des exagérations que ne leur fournit pas la nature.

Du reste l'amour des femmes de théâtre, — j'entends de celles dont le métier consiste à faire voir le moins de vêtements possible — m'a toujours paru un problème insondable.

Certes, la passion a ses bizarreries, — on a vu plus d'un galant homme s'éprendre d'une vive flamme pour des femmes parfaitement sottes, — et plus d'une jeune fille timide soupire pour quelque pantin bien cravaté, ou quelque buveur d'absinthe; — mais jusque dans ses anomalies les plus étranges, l'amour a pour propriété essentielle de rejeter toute idée de partage, et d'exiger la possession exclusive de l'objet aimé.

Je n'en veux pour preuve que les tirades innombrables auxquelles la jalousie a donné naissance.

Cela est tellement vrai, que les petites dames tenant boutique de sentiments tendres à divers prix, — évitent généralement de laisser deux clients se rencontrer dans leur escalier, parce qu'elles savent que ce tamponnement quoique prévu, est on ne peut plus désagréable.

Or, je cherche à comprendre comment une personne aimable, après avoir déployé son torse et agité ses jambes devant un parterre et plusieurs galeries, pourra décentement tenir à l'homme respectable qui la protège, le langage ordinaire des gens épris, et lui dire par exemple: — Arhur ou Jean (le nom importe peu), je suis à toi sans partage, à toi toute entière!

M. Emile Blondet, rédacteur de la *Lune*, journal fort amusant — plume et crayon, — m'a paru bien comprendre la véritable position sociale des dames dont je m'occupe : il les considère comme des denrées, — comme une sorte de gibier plus ou moins appétissant.

Ainsi voici en quels termes, il donne la description de Mlle Anaïs Letourneur; je cite textuellement : (Numéro du 16 septembre.)

« — Une fillette succulente, dodue, entrelardée, — vraie bartavelle à servir sur un plat d'argent.

« Mlle Letourneur est blonde comme une chope, et haute comme la canne de Paulin Limayrac. Elle a de la vigueur et de la grâce. Son sourire est armé de trente-deux crocs de jeune loup. Son ballon enfonce le *Géant*, etc. »

N'est-ce pas charmant ?

Je ne sais de quoi se compose l'amour-propre des femmes en général et de Mlle Letourneur en particulier; mais on m'étonnerait fort en me disant que cette demoiselle a été excessivement flattée de cette manière de faire son apologie.

VILHEM GIRL.

DE BUT EN BLANC.

II.

Les hommes bien pensants.

Vous avez, sans nul doute, rencontré dans les rues, sur nos quais, partout, des hommes proprement vêtus d'une redingotte et d'un pantalon noir, — les pieds dans des souliers à cordons, — le chef coiffé d'un chapeau bien broissé.

Vous les avez vu regarder les Mouches, les Guêpes, les Abeilles, — s'extasier sur la hauteur des maisons et la bonne tenue des squares, — fouler avec ivresse le sable des promenades, — constater avec amour la largeur des bas-ports, — admirer la fontaine des Brotteaux, s'inquiéter des retards qu'éprouvent les démolitions et les bâtisses, — lire attentivement le *Petit Moniteur*, — distribuer à toutes choses des sourires niais, — enfin heureux d'être au monde, contents, émerveillés.

Vous vous êtes demandé si ces gens là étaient des étrangers.

Non ! j'ai le regret de vous annoncer que ce sont des compatriotes, de ceux qu'on nomme *les hommes bien pensants*.

Petits esprits, cervelles étroites, panses rebondies, les hommes bien pensants se sont créé une vie animale, mais douce, qui les mène sans secousse vers une vieillesse avancée.

Ce que les autres hommes appellent devoirs, chagrins, amours, haines, sont pour eux des idées confuses, indéterminées.

Ils boivent, mangent, digèrent, vont automatiquement à leurs affaires ou à leurs plaisirs, ne pensent à rien, ne discutent rien, ne sont utiles à rien; vous pouvez leur frapper sûrement sur le front, il sonnera creux, et retourner le mot d'André de Chénier : « Il n'y a rien là. » Les hommes bien pensants se contentent d'exister, voilà tout.

« Penser, mais à quoi bon ? » disent-ils, quand on leur reproche la place qu'ils tiennent si inutilement dans la société.

« Nous occuper de quoi ? n'avons-nous pas le gouvernement qui étend sur nous sa main paternelle, « d'éminents administrateurs qui veillent constamment sur nos intérêts; — des édiles intelligents qui font paver les rues, construire les égouts, émonder les arbres de nos promenades; — des magistrats qui, « gardiens vigilants de la morale publique, sévissent avec justice contre les dépravateurs ? — N'avons-nous pas les commissaires de police qui nous gardent de tous accidents, — les bons gendarmes qui empêchent aux voleurs de voler, aux assassins de tuer, — la guil- « lotine qui punit les criminels ? — N'avons-nous pas des prêtres pour baptiser nos enfants, leur enseigner la religion, pour assister à la dernière heure nos « pères, nos mères, nos épouses ? — N'avons-nous pas le *Salut Public*, ce courageux athlète qui lutte sans relâche contre les compa- gnies de chemins de fer ? — « N'avons-nous pas pour nous distraire, les romans de « tels et tels ? — N'avons-nous pas des théâtres, des « prisons, des bals, des églises, des hôpitaux, des « cabarets, une Bourse, une Morgue, des asiles pour « l'enfance et la vieillesse. »

Et ces tranquilles citoyens vous regardent triomphants, ils resserrent le nœud de leur cravate autour de leur

cou de dindons; hument une prise de tabac et vont promener solennellement leur nullité flasque.

Jeunes gens, ne leur parlez ni de poésie, ni d'amour, ni d'Alfred de Musset, ni de votre maîtresse, ni des chagrins qu'elle vous cause; ils vous regarderaient ébahis et chercheraient à vous prouver que tout rentre dans le commerce et que tout est pour le mieux.

Penseurs, n'essayez pas de leur montrer que le monde marche, qu'il faut aller en avant, et que le dernier mot du bonheur humain n'est pas précisément trouvé; ils se mettraient à rire et vous diraient que si votre père et le sien ont vécu, vous pouvez donc vous contenter de ce que vous avez; — ils vous diraient que si votre père est vitrier, il faut poser des vitres, et que s'il est magistrat, il faut tâcher d'arriver à être comme lui; ils vous diraient qu'il faut entrer tout naturellement dans son alvéole comme une cheville dans son trou, et ne pas s'inquiéter du tout du sens de l'humanité. Leurs pères à eux étaient épiciers ou bonnetiers, ils sont épiciers et bonnetiers, et ils espèrent bien que les petits enfants de leurs petits enfants seront comme leurs aïeux.

Ne dites pas surtout aux hommes bien pensants qu'il faut répandre à flots l'instruction, encourager tout ce qui a pour but d'éclairer le peuple et de l'éloigner des cabarets; ils vous accuseraient de vouloir faire une révolution et vous désigneraient à la vindicte publique comme un homme dangereux.

En revanche, eux ne le seront jamais, on peut les atteler à une charrette ou à un canion, leur passer une bride au cou, et les faire trotter ferme sur un terrain caillouteux; ils ne se plaindront pas, et se trouveront tout aussi heureux que les habitants de Salente sous le joug prévoyant d'Idoménee.

PARNON-CANNE-A-TORDRE.

Avis-Guignol.

☞ **La jeune canante** de la Croix-Rousse qui, sous le prétexte d'aller faire les vendanges, va promener ses charmes dans la rue du Commerce, est prévenue qu'il ne pousse aucune vigne de ce côté, si ce n'est les vignes du Seigneur.

☞ **La bonne** de la rue Impériale qui se permet certaines agaceries près des fils de ses maîtres, doit savoir qu'exciter les mineurs à la débauche, cela conduit tout droit à la correctionnelle.

☞ **Le jeune homme** qui, dimanche dernier, a poursuivi une jeune fille honnête en l'obsédant de ses propositions honteuses, a tout à craindre des suites de sa brutalité qui lui attirera certainement un mauvais tour.

LETRE DE BALUCHON

III.

« Monsieur Guignol,

« A nous deux encore ! et rira bien qui rira le dernier. Si depuis ma retraite des affaires je n'avais éprouvé quelque appétit de charité, je vous laisserais rire comme un malotru prêt à se fourvoyer en croyant faire une excellente opération.

« Vous méditez et vous riez... je vous vois... je vous vois par l'entremise de mon médium... Vous riez... mais, imprudent, vous riez sur un volcan ! Prenez garde ! vous méditez une sortie contre Césarine Pingouin... prenez garde ! elle est née Baluchon ! C'est la gloire, c'est l'auréole de la famille (qui, du reste, a dépensé assez d'argent pour l'obtenir). Vous ignorez son origine, je vous l'apprends. Osez l'attaquer ! je vous avertis : elle a dents et ongles ; d'un revers de sa droite elle peut achever votre réputation déjà bien assez mauvaise.

« Mais, malheureux Guignol, tu ne connais pas Césarine Pingouin ?

« Membre vénérable et sacré de la très-haute et très-noble société plunitive dite de la grande presse, Césarine, signant ordinairement César, est fille de Gaspard Baluchon, mon fils aîné, que je fis avocat, et dont l'habileté ne connaît aucun obstacle; car je l'ai toujours vu prêt, en homme de tact et d'intelligence, à défendre également le blanc, le noir et toutes les nuances, en tous genres, sans se soucier du vrai, ni du faux, récoltant tout au moins, à défaut de succès judiciaires, l'honneur d'avoir fait un beau discours et tiré le meilleur parti de sa thèse. Sa bourse ne souffre jamais de cet avantage; il est payé d'avance et ne plaide pas sans ça, ni n'écrit pas non plus. Après ça le meilleur compagnon du monde, et embrassant carrément son adversaire après la lutte. C'est admirable ! noble dévouement, Monsieur Guignol, noble état ! défendre la veuve et l'orphelin ! etc., etc. Ça fait très-bien, ça ! il est très-riche, mon fils Gaspard, très-riche ! c'est un garçon bien estimable.

« Je reviens à Césarine.

« Après avoir remporté annuellement tous les prix de sa pension, trouvant au-dessous de sa personne les soins d'une maison et les devoirs d'une mère, cette petite fille composa un traité admirable sur l'éducation des enfants et le confort d'un intérieur au XIX^e siècle. C'était foudroyant ! son sort nous fut révélé. Césarine instruite devait instruire les autres, etc., etc. ; c'est une tendance bien naturelle ; ça coule de source.

Césarine eut toute l'intelligence de son temps, et comprit qu'un mariage bien entendu était une sauvegarde dont toute femme prudente avait encore besoin, et trouvant sur sa route un homme qui ne devait la gêner en rien, légalement parlant, tout en lui apportant une position magnifique, elle épousa Honoré Pingouin, riche héritier de Guillaume Pingouin, homme fort recommandable, mort trois fois millionnaire.

« Le commencement des millions de Guillaume se fit dans les peaux de lapins, et ils se complétèrent dans le haut brocantage. L'intelligence ! Monsieur, l'intelligence ! Ses petits-fils sont tout ce qu'il y a de plus distingué ; avec l'argent et le collège, Monsieur, on fait bien des choses. Respectez-nous voir un peu, Monsieur Guignol.

« Pour revenir à mon sujet :

« Ainsi appuyée dans la société et désirant ne pas rester oisive, enfin, nature dévouée... Césarine, ou plutôt César Pingouin, tenant les flambeaux qui éclairent le haut et le bas, les grands et les petits, les gouvernants et les gouvernés, prit pied d'abord au rez-de-chaussée d'une de ces grandes feuilles politiques et quotidiennes dont le timbre porte assez souvent sur la tête des personnages qui les alimentent. Césarine ne patageait point ; elle envahit bientôt tous les étages et fut à la hauteur du sacerdoce. Légère, agaçante, mais toujours profonde et incisive, elle devint la reine du ménage timbré ; son esprit s'épandit sur la rédaction qu'on croirait aujourd'hui entièrement composée de Pingouins. Tous les articles pourraient être signés : Pingouin ; voir même ces correspondances de Custozza et de Sadowa dont les détails émouvants firent une si forte impression sur le public et qui, entre-nous soit dit, s'élaborèrent au centre de la rédaction.

« Rien de grave ne prend place dans la feuille pingouine sans être approuvé par ma petite-fille, et l'indépendance des écrivains de cette feuille est dignement accrochée à la volonté de Césarine Pingouin, née Baluchon. Comment voulez-vous qu'inspiré, dirigé, unifié, homogénéisé et pingouinifié de la sorte, un grand journal n'enfoncé pas, sous tous les rapports, ces misérables feuilles dites de la petite presse ?

« Lutte donc avec les Pingouins ?

« Qu'êtes-vous donc dans l'opinion publique ?

« Je ne vous en dit pas davantage : vous comprendrez à qui vous auriez affaire si, poussé par la sottise, vous osiez attaquer ma Césarine.

« Mais... tenez, vous me faites pitié... tous... oui, tous !... Si je n'étais pétri de sagesse et de modération ainsi que de bienséance, je vous répéterais ce qui vous a été lancé bien des fois par gens de haute volée : polissons, bravis !... mais non, je rougirais de vous appeler ainsi... vous êtes des chenapans... Osez ! osez donc attaquer Césarine Pingouin, Césarine Baluchon sacrée 365 fois par an dans les colonnes du journal sollicité ?

« Misérables ! vous n'atteindrez jamais à la hauteur de son dédain !

« Allons, Guignol... te voilà de nouveau dépisté. Encore un Baluchon qui t'échappe. Pauvre pot de terre, que veux-tu ? Respecte donc ce qui est cent fois respectable : l'intelligence appuyée sur les millions.

« Imbécille... on ne lutte pas contre les moulins-à-vent : ce n'est pas de tourner qui nous embarrasse. Fais-toi donc enlever ?

« Pauvre fou, salue encore.

« Paul-François-Casimir BALUCHON,

« Notabilité incontestable. »

ÉPHÉMÉRIDES LYONNAISES.

Du 16 au 22 septembre.

41 av. J.-C. — Munatius Plancus, gouverneur de la Gaule Romaine, fonde Lugdunum, et les plus grandes espérances sur la cité naissante.

40 apr. J.-C. — Caligula institue les *jeux gaulois*, — la première partie de boules à lieu vers l'autel d'Auguste, à Ainay.

470 — L'évêque Saint-Patient bâtit l'église de St-Just, et invente le verbe *s'impatiser*.

549. — Childebert et son épouse Ultrogothe fondent l'Hôtel-Dieu et en confient l'administration à des laïques; en l'an 1182, l'archevêque de Belleyne remplace les laïques par des moines; on ne s'attendait guère à y voir des religieux de *Cîteaux*.

791. — Pépin-le-Bossu, fils très-naturel de Charlemagne, se réfugie à Lyon, et conspire contre son père; celui-ci qui juge prudent de ne pas se mettre *dos à dos* avec lui, le fait entrer dans les *Droits-Réunis*.

1855. — Monsieur Adrien Peladan, revenu de Jérusalem et de ses erreurs, fonde la *France Littéraire*.

1781. — M. de Jouffroy, établit sur la Saône le premier bateau à vapeur; il est clairement démontré que l'emploi de la vapeur comme force motrice doit amener une révolution complète dans la navigation. — C'est une vérité qui saute aux yeux... le 17 juillet de la même année.

1661. — Fondation de l'église des Macchabées à St-Just. L'inscription latine qu'on lit sur le fronton: *Prima Machabeis deinde sancto Justo*, est ainsi traduite par les Galinos de l'endroit: *Le premier marché des dindes fut à St-Just!*

1793. — Le révolutionnaire Chaliier qui exerçait à Lyon des fonctions municipales, est suspendu.

1829. — Le pont de l'île Barbe l'est également.

1848. — Les républicains de Valence envoient au gouvernement provisoire, cette adresse laconique: *La Drôme adhère!*

1825. — L'économiste Jean-Baptiste Say travaille à l'abolition du paupérisme; il indique l'art d'élever des lapins et de s'en faire trois mille livres de rentes; il n'y a que le premier lapin qui coûte.

1331. — Pétrarque commence à *geindre* sur ses amours.

1274. — Saint-Bonaventure *dévisse* son billard au couvent des Cordeliers.

855. — Charles-le-Chauve s'empare de Lyon, et cherche à y attirer le pharmacien Lob; — il n'y a pas mèche!

1563. — Le lieutenant-général se saisit de la justice, — qui jusqu'alors avait été exercée par les archevêques, et la fait adjuger au roi de France, moyennant trente mille livres. Il ne reste au prélat et aux chanoines que le titre de comtes de Lyon; ce n'est pas de là qu'est venu le proverbe: *Les bons comtes font les bons amis*.

1536. — Le savant orientaliste Sante-Paguino, entièrement *désorienté*, vient mourir à Lyon.

A suivre.

CAMÉLÉON.

PETIT

DICTIONNAIRE DE ZOOLOGIE

D

Débiteur. — Sorte d'insecte ainsi nommé parce qu'il *débite* toujours un tas d'histoires à ses créanciers dans le but de les attendrir et de se faire accorder des délais et des attermoiemens.

Dindon. — Bête à plumes, que l'on farçit avec des truffes, mais qui est loin d'être truffée de *chic* et de *galbe*.

Axiome profond. — Mieux vaut manger la farce du dindon que d'être le dindon de la farce.

Domestiques. — Nom dérivé, dit-on, de *Domum astiquare* — Astiquer la maison, — et donné à une classe fort nombreuse de mammifères dégénérés.

Jadis les domestiques étaient des modèles de dévouement, de fidélité et d'abnégation; de nos jours en revanche, ce sont des types d'insolence, de rapacité et d'indiscrétion; les bons domestiques sont devenus aussi rares, aujourd'hui, que les Carlins et que les naufragés de la Méduse.

(A suivre.)

BOUFFON.

THÉÂTRE.

Grand Théâtre Impérial.

Après un troisième début dans *Guillaume Tell*, et malgré les efforts de quelques partisans *quand même* de sa voix éclatante, — M. Roussel a été refusé.

Cependant l'opéra de *Guillaume Tell* est sans contre-dit celui qui avait été le mieux appris à ce jeune ténor: on a pu voir, en effet, qu'il reproduisait avec une certaine fidélité, soit dans son chant soit dans ses gestes, les leçons du professeur gravées et étiquetées dans sa mémoire, — et si des manifestations intempestives n'étaient venues décupler l'émotion du malheureux débutant, il savait son rôle assez par cœur pour s'en tirer d'une façon passable.

Aussi le refus de cet artiste est-il du moins à sa troisième épreuve qu'au souvenir des deux premières.

Aujourd'hui que M. Roussel ne fait plus partie de notre troupe d'opéra, nous aurions mauvaise grâce à insister sur des défauts que nous n'aurons pas à subir; nous nous bornerons donc à dire que cet insuccès sera;

en somme une bonne chose, s'il pouvait persuader à ce jeune chanteur qu'il a besoin, grand besoin de faire son éducation musicale à peine ébauchée, et que le temps qu'il y emploiera ne sera perdu ni pour ses succès à venir, ni même pour sa bourse.

Une voix comme celle de M. Roussel constitue une valeur sérieuse, et il trouvera certainement, — si ce n'est fait déjà, — des gens disposés à prendre hypothèque sur son *ut* de poitrine.

L'admission de M. Marthieu a eu lieu sans opposition: M. Marthieu, nous l'avons dit déjà, est un artiste consciencieux qui, depuis plusieurs années, a fait de notables progrès, et a su atténuer par l'étude les imperfections d'une voix un peu sèche.

Je ne mentionnerai que pour mémoire le succès assuré de Mlle Baretti. — Un de nos confrères a raconté, à ce propos, une petite scène d'attendrissement qui lui a été donné d'apercevoir pendant que la toile tombait: la jeune et charmante chanteuse embrassant de joie son camarade M. Barrielle. — On va m'accuser d'insensibilité, mais vrai, j'aurais préféré que le rideau fut complètement baissé. Si j'ai tort, il faut en accuser ces diables de théâtres qui vous démoralisent tellement qu'on s'imagine toujours être à la comédie.

Quels sont encore les heureux débutants que le public a jugés dignes de ses bravos? Ah! j'allais oublier Monsieur Vincent, premier danseur... noble je crois?

Monsieur Vincent a passé d'emblée, j'en suis fort aise pour lui, quant à moi cela m'est parfaitement indifférent: celui-ci ou un autre, c'est tout un; la chorégraphie chez le sexe fort m'a toujours paru une chose assez ridicule; rien n'est plus insipide, en effet, que de voir un monsieur en costume léger tourner indéfiniment sur un pied, et se pencher ensuite vers le public, les bras étendus, avec un sourire... placide.

Aussi, généralement les débuts des danseurs n'excitent-ils pas d'orages; les danseuses c'est différent, car il y a souvent des intéressés.

Terminons par une simple observation:

Depuis quelques semaines, les articles de théâtre du *Progrès* sont signés des initiales C. P. D. Le public, — qui se trompe cependant quelquefois, — explique cette signature, toujours accolée à des articles favorables à la direction, par cette phrase:

C. commandé — P. par — D. D'Herblay.

FRÈRE JACQUES.

CORRESPONDANCE

Gone de Lyon — Ton Amélie R. est folle ou rouée; dans les deux cas, il faut la laisser ce qu'elle est.

Un Dennery en herbe. — Si nos conseils peuvent t'être utiles nous te les donnerons avec plaisir. Envoie à l'imprimerie.

Prends y garde il y a plus d'épines que de fleurs et ne te fie pas à la folle du logis.

Cassetout. — Lis ma réponse à un Dennery en herbes, ce sera pour toi aussi notre réponse; envoie toujours.

Dumas Bric-à-Brac. — Nous avons reçu votre envoi. — merci.

De la Crécelle. — J'ai remis à frère Jacques ta missive.

Sans peur — Oh! quel nez. Tu verras Chassepot sur le Rhin. — Pas d'impatience. — Chaque chose a son temps. — Et puis tu nous crois donc timbrés...

Curieux — Tu me demandes où elle est, ma correspondance. — Le feu garde son secret.

Gaillard. — Oh! diable, tu verses la gaudriole à pleins bords mais... Et les mœurs! Halte-là mon vieux.

Craqueur. — Es-tu sûr de cela? — Dis-nous quel prix il a été payé; — nous en rirons.

Misanthrope. — Lis et relis avec attention. — Tu verras qu'une plaisanterie cache toujours une moralité.

Patichon. — La signature a été omise à Musette, nous avons reçu et nous conservons.

Sisyphé Onésiphore. — Il est bien malade; c'est bien tard; si un bon cheval bondit et fuit le coup de fouet, en est-il de même du cheval vicieux?

Le Gérant, E. THOMAIN.

IMPRIMERIE LABAUME, COURS LAFAYETTE, 3